

Patients Petit film sincère

Jean-Marie Lanlo

Numéro 309, août 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86156ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lanlo, J.-M. (2017). Compte rendu de [Patients : petit film sincère]. *Séquences : la revue de cinéma*, (309), 30–30.

Patients

Petit film sincère

Avant d'être un Grand Corps Malade et avant qu'un accident stupide ne vienne bouleverser sa vie, le maître du slam hexagonal était jeune, sportif et en santé. Avec **Patients**, le slameur devenu coréalisateur (avec Mehdi Idir) de ce premier long métrage prenait le risque de trébucher sur de nombreux pièges. S'il ne parvient pas à tous les éviter durant 1 h 50, il faut admettre qu'il nous offre toutefois un film sensible et touchant, qui ressemble cependant plus à un témoignage sincère qu'à la promesse d'une brillante carrière de cinéaste à venir. Mais sait-on jamais !

JEAN-MARIE LANLO



Une sensibilité à retenir, un refus de pathos

Pour leur premier film, les réalisateurs de **Patients** n'ont pas choisi la facilité. En suivant des jeunes gens se retrouvant en situation de handicap dans un centre de rééducation, ils prennent le risque de plonger le spectateur dans une sorte de huis clos médical désespéré et larmoyant. De plus, la démarche autobiographique peut faire craindre d'une part un étalage d'anecdotes, et d'autre part (et surtout) une leçon de vie simpliste et culpabilisante à la gloire du courage du réalisateur, à la manière de « regardez, je m'en suis sorti car j'y ai cru, et chacun peut y arriver s'il le veut vraiment ».

Pourtant, la première crainte est vite balayée par un humour omniprésent et des vanes foireuses (et donc pas vraiment drôles), mais représentatives d'une manière de vivre. Ce choix confère une véritable énergie aux échanges, aux relations interpersonnelles et à leur évolution. De plus, la tendresse légèrement moqueuse mais finalement respectueuse dont le film fait preuve à l'égard de ceux qui ont eu moins de chance (malgré la terrible tragédie qui l'a touché, d'autres ont eu encore moins de chance que Grand Corps Malade) témoigne d'une vraie délicatesse et répond à notre seconde crainte. Le film prend ainsi la peine de nous rappeler régulièrement qu'il ne suffit pas de croire en ses rêves pour y parvenir et pour effacer les tourments de la vie. Certes, le héros s'en sort car il travaille fort, mais aussi parce qu'il a peut-être un peu plus de chance que d'autres. Certains stagnent et n'y arrivent

pas, mais Grand Corps Malade et Mehdi Idir ne les tiennent pas responsables de leur échec. D'ailleurs, le héros n'a pas non plus réussi à recouvrer le plein usage de ses membres comme il en rêvait au début. Plutôt que de continuer à croire en un rêve illusoire, il a choisi de se construire une nouvelle vie, en tenant compte de ses nouvelles capacités amoindries (il ne sera plus basketteur), et en choisissant d'en développer d'autres (il deviendra slameur). En faisant une croix sur le sport, il nous montre qu'un certain renoncement, s'il est appréhendé intelligemment, peut être plus positif que la croyance en d'inaccessibles rêves.

Malheureusement, à force de vouloir faire passer son discours fort louable de manière trop explicite, le film se fait parfois trop explicatif. La scène de l'escapade nocturne dans les bois est d'ailleurs très représentative de cette faiblesse. Cette scène qui aurait pu être une bulle d'espoir et de liberté dans la petite vie trop bien réglée d'un centre de soins ne sert qu'à expliquer une nouvelle fois ce qui avait déjà été clairement exprimé ! Ce besoin d'en faire trop se laisse aussi ressentir dans la mise en scène. Plus le film avance, plus la caméra semble libre (comme le personnage, nous comprenons bien la symbolique), mais plus ceux qui la dirigent redoublent d'effets imposant des sentiments plus qu'ils n'incitent à les ressentir. Avec un tel sujet, de tels acteurs (tous impeccables) et une telle sensibilité face à un sujet difficile, ce besoin maladroit de forcer son envie de « faire du cinéma » était de trop.

Malgré ses réserves, nous retiendrons avant tout sa sensibilité, son refus du pathos, mais aussi l'envie de vivre qu'il génère avec quelques nuances (est-il encore possible d'aimer ?)

En clair, avec **Patients**, Grand Corps Malade et son habituel réalisateur de clips Mehdi Idir signent un petit film certes imparfait mais surtout fragile et sincère. C'est déjà beaucoup.

★★★

■ **Origine:** France – **Année:** 2016 – **Durée:** 1 h 50 – **Réal.:** Grand Corps Malade, Mehdi Idir – **Scén.:** Grand Corps Malade, Fadette Drouard d'après le roman autobiographique éponyme de Grand Corps Malade – **Images:** Antoine Monod – **Mont.:** Laure Gardette – **Mus.:** Angelo Foley – **Son:** Jean-Paul Bernard, Raphaël Sohler, Élisabeth Paquette, Éric Tisserand – **Dir. art.:** Sylvie Olivé – **Cost.:** Claire Lacaze – **Int.:** Pablo Pauly (Ben), Soufiane Guerrab (Farid), Nailia Harzoune (Samia), Moussa Mansaly (Toussaint), Franck Falise (Steeve), Yannick Renier (François), Rabah Ait Ouyahia (Eddy), Jason Divengèle (Lamine), Dominique Blanc (Dr. Challes), Alban Ivanov (Jean-Marie), Anne Benoît (Christiane) – **Prod.:** Éric Altmayer, Nicolas Altmayer – **Dist.:** MK2 | Mile End.